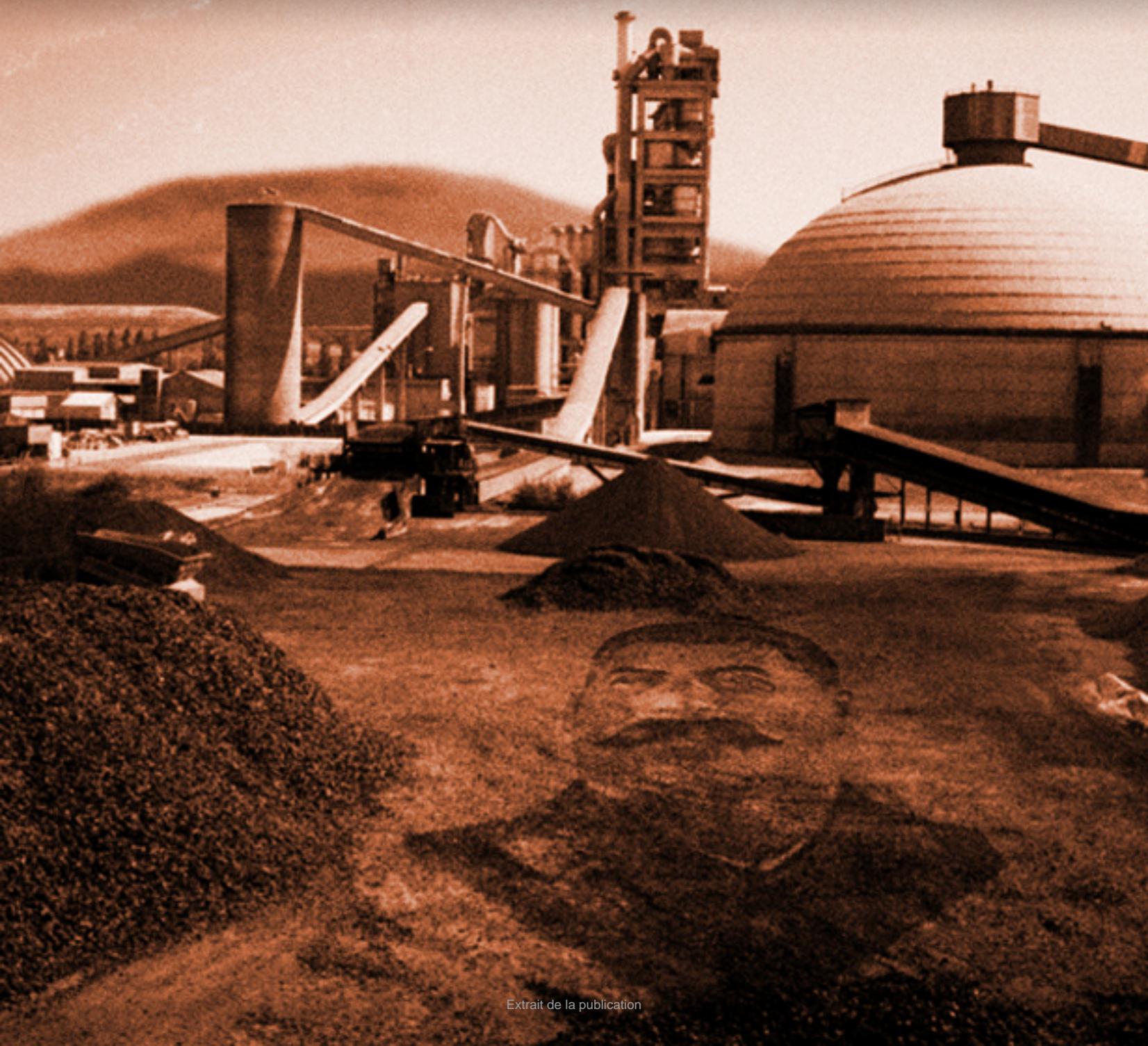


Extrait distribué par Le Bérial



Thierry Di Rollo Archeur



Extrait de la publication

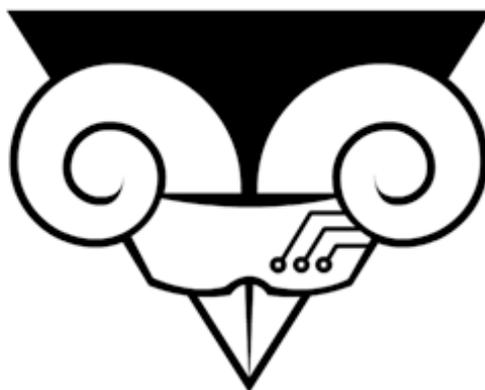
Archeur

Thierry Di Rollo



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béliat'

Ce roman a précédemment été publié aux éditions Encrege.

ISBN : 978-2-84344-424-1

Parution : avril 2012

Version : 1.0 — 25/04/2012

Illustration de couverture © 2012, Erwann Perchoc d'après Laurent Gauthier

© 1998, Thierry Di Rollo

© 2012, Le Béliat', pour la présente édition

1.

Il ne neige pas. Seul le ciel lourd, couleur de plomb, pèse sur les lieux. Et le froid. Cinglant. Appuyé par le vent qui ne veut pas mourir.

La montagne est haute. Et tous ses versants se nappent d'un névé glissant, impraticable. Plusieurs expéditionnaires ont déjà ripé sur les flancs pour aller s'écraser au fond d'une crevasse, en un cri long, interminable. Mais les troupeaux continuent d'avancer, par petits groupes informes. Hommes et femmes progressant toujours plus haut, vers le sommet qu'ils n'aperçoivent pas encore.

Souvent, un marcheur trébuche, tombe, se relève avec peine. Et les autres ne l'auront pas attendu. Parce que personne n'attend personne. On avance, sans savoir pourquoi. Avec l'ordre de parvenir jusqu'à la cime.

Aucun n'est vêtu d'habits suffisamment chauds pour repousser le froid terrible. On les a laissés entamer l'ascension comme ils étaient venus.

Quelques hommes les encadrent, protégés d'une combinaison thermique, et répartis tout au long de la colonne humaine qui s'étire sur plusieurs centaines de mètres. Ils sont armés de Roysters. Et exhortent sans cesse les retardataires à marcher plus vite. À rejoindre les autres qui les ont lâchés patiemment. Parfois, le bruit feutré d'un tir vient sous-tendre la plainte des rafales de vent. Un homme qui n'aura pas eu la force de se remettre sur pieds, et que l'on aura abattu. Tout simplement.

Et toujours la tempête, le froid. Ce cauchemar long comme la mort. Et le soir qui tombe.

Elle l'a reconnu tout de suite, en remontant la colonne à la recherche d'un corps chaud contre lequel se blottir pour espérer survivre à la nuit. Et il ne manifeste aucune surprise lorsqu'il l'aperçoit, cheminant vers lui. Il murmure seulement son prénom.

Le lendemain, quand elle est réveillée par les guides, pour repartir une fois de plus vers le sommet, il est mort. Là, étendu raide sur le névé, dans ses bras.

Elle parviendra pourtant à atteindre la cime, sous le couvert du ciel toujours gris. Et redescendra finalement avec la vingtaine d'autres qui auront survécu comme elle à cet enfer.

Ils étaient seulement partis dix mille.

2.

Je sens qu'on me secoue. Alors que je voudrais seulement dormir. Juste encore un peu. Les rudolements persistent. Et je perçois, dans le flou de mon dernier sommeil, une voix désagréable me seriner pour la vingtième fois, peut-être :

— Lève-toi, Archeur !

Je n'ai pas compté les dix-neuf premières. Mais je peux faire confiance à cet abruti de Lardinn. Il est tenace.

J'ouvre les yeux à regret. Et j'aperçois sa gueule d'ahuri penchée au-dessus de moi. Parce que c'est ainsi que chacune de mes journées commence. Sur une image pitoyable, un visage humain toujours tordu de ce rictus indéfinissable, qui semble osciller entre une autosatisfaction hallucinée et le plaisir pervers de m'arracher à ma nuit. Et même si je choisis le plus souvent la deuxième solution, cela ne l'empêche pas de sacrifier à ce rituel grotesque, quelle qu'en soit la raison, d'ailleurs.

Il croise mon regard et me sourit comme lui seul sait le faire : stupidement.

— Debout, l'artiste. C'est l'aube.

Je me redresse à gestes lents. Et je découvre l'indigence. Le décor quotidien de mon travail. Des dunes à n'en plus finir. Une désolation de sable s'étirant sur des milliers de kilomètres. Cette étendue sans nom que l'on appelle juste le Désert, entre nous, les suiveurs.

Le soleil pointe, sur l'horizon. Une grosse boule encore crémeuse et qui rendra bientôt ce bout de terre insupportable, aux pleines heures du jour.

Il fait pourtant encore frais. Le froid de la nuit s'écoule en relents dispersés dans le creux de la chaleur qui rampera bientôt sur les dunes avant de contaminer l'air tout entier, molécule après molécule. Et je peux sentir le travail de sape qui commence lentement. La fournaise qui va nous prendre. Pour ne nous lâcher qu'au soir tombé, à une éternité d'ici. On va donc rôtir, une fois de plus. Dans l'odeur infecte. L'odeur.

Et Lardinn, toujours.

— Ça a sacrément soufflé, cette nuit.

Je me masse la nuque. Comme tout est lourd, lourd.

— Tiens donc !

— Et évidemment, tu n'as rien entendu, face de rat. Comme d'habitude, hein ?

— Pas avec ce que je prends.

— Et qu'est-ce que tu prends ?

— Je te l'ai déjà dit cent fois, Lardinn. Alors, tu me lâches, vu ?

Je promène aussitôt mon regard sur la droite.

— T'inquiètes pas, Archeur. Ta fichue bestiole ne s'est pas envolée. Elle est juste derrière toi.

Je me retourne. Long Run est là, en effet, debout sur ses pattes énormes. Et à le voir dressé sur le fond bleu pâle du ciel, j'ai l'impression qu'il m'a veillé toute la nuit. Long Run ne dort jamais.

Lardinn ricane.

— Bon dieu, je n'ai jamais compris pourquoi tu t'obstinais à garder cette antiquité.

— Chacun ses goûts. Contente-toi de caresser le volant de ta guimbarde solaire, et fiche-moi la paix.

— Mais ce n'est pas orthodoxe, ton truc. Plus aucun suiveur ne se balade avec ce genre d'autruche géante. Et puis ça pue comme c'est pas croyable, cette saloperie.

— Ce n'est pas Long Run qui pue. Tu oublies le reste, l'ami.

Lardinn secoue la tête, doctement.

— Ça n'a pas la même odeur. Ton autruche de merde pue l'enfer, Archeur, un point c'est tout. D'ailleurs, estime-toi heureux de trouver encore un type dans mon genre pour t'accompagner.

— Et pourquoi ça ?

— Les autres suiveurs ne veulent plus de ta compagnie.

Je hausse les épaules.

— Bah ! ça leur fait des vacances, et à moi aussi. Rien d'autre pour le moment ? Tu as fini ?

Lardinn se détourne sans rien ajouter.

La chaleur monte. Le soleil aussi, et presque aussi vite que la première. Alors, je me lève. Et je sais, enfin, que ma journée de travail débute réellement.

J'ai rejoint Long Run qui s'ébroue un peu, sous mes caresses.

Il est harnaché. Je ne le libère jamais, le soir venu. Cela ne servirait de toute façon à rien ; Long Run ne sent aucun poids, sur son corps de gros oiseau.

Ses plumes noires brillent de quelques reflets. Son cou démesuré dodeline, de temps à autre. Sa gueule d'autruche improbable me domine de plus de trois mètres ; ses yeux me fixent intensément. Et je me demande si, livré à lui-même plusieurs mois et me retrouvant un jour par hasard, il me reconnaîtrait encore. Un Long Run n'est attaché à rien, pour ainsi dire.

Ces bestiaux ont pourtant longtemps été les compagnons des suiveurs avant d'être remplacés par des camions solaires capables de subir indéfiniment, et sans broncher, l'agression du moindre grain de sable, dans leurs rouages. Les laboratoires Tradis ont beaucoup pâti de ces nouveaux venus, propriété industrielle de la Narvi, et s'ils se sont résignés à retirer du circuit chacun de leurs spécimens, les uns après les autres, j'ai préféré garder le mien. Cette machine increvable, taillée pour le désert,

parce qu'elle n'a besoin ni d'eau ni de nourriture, se révèle d'une fiabilité exceptionnelle. Et je ne voudrais l'échanger pour rien au monde contre une de ces guimbardes pataudes équipant aujourd'hui tous ceux qui exercent le même foutu métier que moi.

Lardinn a justement rejoint la sienne pour en inspecter chaque recoin. C'est un suiveur. Et comme tous les suiveurs, il fait de même. Une manière de se rassurer avant de plonger dans le trou.

Cette saloperie de trou.

3.

Le trou, c'est une excavation creusée à même le sable, soigneusement étayée, et d'une profondeur de dix mètres environ. Quant à sa superficie, elle varie suivant l'importance du conflit. Une guerre d'ampleur moyenne, selon le jargon militaire, requiert une surface de deux à trois milliers de kilomètres carrés. Mais dans tous les cas, tout dépend d'abord du potentiel clonien que les états belligérants condescendent à jeter dans ces fosses de mort.

Lardinn et moi suivons la guerre B-12. Depuis le début du chantier, j'ai oublié le nom des deux nations qui se sont affrontées là. Cela n'a de toute façon aucune importance. Je sais seulement que le traité de paix a été signé juste avant notre arrivée.

Nous investissons donc les lieux une fois que la pantalonnade est achevée.

Long Run me semble en pleine forme. Il campe fièrement sur le haut de la dune où nous nous sommes installés. Le trou est juste un peu plus bas. Mais je n'ai pas la moindre envie d'y jeter un œil ; il sera toujours assez tôt pour ça. J'avise, un peu plus loin, Lardinn qui poursuit l'inspection inutile de son engin, tournant dans un sens, puis dans l'autre. On dirait un satellite à l'ellipse irrégulière gravitant autour d'une planète totalement loufoque. Une fadaise.

La température s'élève davantage. Je transpire, maintenant. Et j'ai soif. Lardinn tournoie toujours. Et puis, insensiblement, le moment se rapproche. Parce que cela ne peut pas durer ainsi jusqu'à la fin des temps. Il faudra bien s'y résoudre. Le trou nous attend, comme chaque matin, avec sa patience écœurante, nous aspire malgré nous, ne doutant pas un seul instant de notre descente.

C'est Lardinn qui donne le signal du départ. Une habitude, chez lui. À ce titre, il est un suiveur exemplaire ; même s'il en faut toujours un, au sein du couple formé à l'escorte. En ce qui me concerne, mon compagnon de route fait parfaitement l'affaire. Manifestation d'une saine providence, sûrement. Au royaume des imbéciles, Lardinn constituerait un dauphin idéal, et le favori incontournable de la course à la fonction suprême.

Il m'a rejoint, se plante devant moi, et me dit, d'une résignation toute professionnelle :

— Bon, il faut qu'on y aille.

Puis, par-dessus mon épaule, il contemple le trou, ce charnier immense dont on n'aperçoit même pas les limites, d'où nous sommes. Son front ruisselle de sueur.

Il me demande :

— On prend les mêmes et on recommence ?

Je ne réponds pas. Il a d'ailleurs l'habitude.

— Tu as balayé le secteur sud, hier. Et moi, l'ouest. Vu la taille du chantier, on s'y recolle. On aura peut-être oublié quelques clones, dans le comptage. Sûrement, même.

Ses yeux clignent.

— Bon, on communique par radio, comme d'habitude. Si l'un de nous deux a un problème, il avertit l'autre.

— Et s'il n'y a pas de problème ?

— Je vois qu'on commence fort, l'artiste.

Puis il tend un bras, pour me désigner un endroit précis, dans mon dos.

— Je vais accéder à la fosse par la rampe 2, procéder au ravitaillement, et puis filer tout droit vers l'ouest. Jusqu'à ce que je parte dans cette direction, je t'aurai en vue. Alors, je ne brancherai ma radio qu'une fois en route. Ça me paraît plus futé.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'en cas de coup dur, face de rat, tu me fais des grands signes. Je ne pourrai pas te rater, vu l'engin que tu te trimballes. Cette autruche puante se repère à des kilomètres à la ronde. C'est d'ailleurs le seul avantage de cette machine sur pattes.

Je passe une main lente sur le plumage de Long Run.

— Il en faut bien un.

— De quoi ?

— D'avantage.

— Ouais. Bien sûr.

Il hésite un moment. L'inévitable question ne va pas tarder à venir.

— On peut savoir quelle rampe tu comptes emprunter ?

— À ton avis ?

— La 4 ?

— Gagné. Remarque, c'est la même qu'hier.

— Elle est à quatre kilomètres de là, m'objecte-t-il.

— Aucune importance. Long Run a besoin de se dépenser un peu.

— Sans blague ? Parole, on croirait entendre ces maîtres d'un autre temps, qui sortaient leur cabot, le soir, pour leur faire prendre un peu l'air. J'ignorais que ça pouvait pisser, un Long Run.

Je secoue la tête, pressé d'en finir, tout à coup.

— Tu me fatigues, Lardinn. On se retrouve au même endroit ce soir.

Il ne réplique rien, s'élanche vers sa guimbarde, effectue quelques pas, puis pivote une dernière fois, pour me lancer :

— C'est pourtant vrai qu'elle a l'air un peu pâle, ta volaille.

Il ricane grassement et rejoint son véhicule. Aussi, je ramène mon regard sur Long Run, attends une ou deux secondes, et puis... je me décide enfin.

Je me retourne. Le trou est là, devant moi. Immense.

Il faut avoir vu ça au moins une fois pour se rendre compte de toute la misère que représente le spectacle.

Des corps par centaines de milliers, répandus, brisés, méconnaissables pour la plupart. Le tout posé sur un lac de sang séché. Sans parler de l'odeur. Une putréfaction bloquée dans son processus à deux jours post mortem, entêtante, et qui a fini par rendre fou plus d'un suiveur. Un relent de pourriture naissante multipliée par des millions de corps. Et contre lequel aucun masque filtrant ne peut rien faire. L'infection s'insinue par tous les pores, malgré les protections dérisoires fournies par notre employeur. Au bout d'une huitaine, au sein de ce marigot, on dégage tout autant que le charnier lui-même. La putrescence nous a imprégnés, irrémédiablement. Mais comme nous le répète à l'envi la Garmac, l'inconvénient fait partie du salaire. Maigre consolation ; si c'en est une. Et puis, les états d'âme sont depuis longtemps un luxe inabordable, lorsqu'un millier de postulants attendent sagement la démission d'un suiveur pour le remplacer.

Au début, deux suiveurs sur trois vomissent. C'est une statistique avérée. Après six mois de pratique, on se contente de déglutir une petite boule de salive avant de descendre. Et c'est ce que je ferai moi-même, en empruntant la rampe 4. La Garmac me paye pour ça.

Long Run, à mes côtés, se manifeste d'une brève tension de tout son corps.

— Ça va aller, Long Run.

Alors, je pose le pied droit sur l'étrier, et d'un coup de reins me hisse sur la bête. Je m'empare des rênes, tire mollement. La monture se cabre aussitôt, et nous voilà partis.

Nous longeons le trou, dépassant successivement les trois premières rampes d'un trot soutenu. Une rampe d'accès par kilomètre. Et j'aperçois bientôt la quatrième. Quelques foulées tranquilles du Long Run ; je parviens au but. Il fait de plus en plus chaud.

Je stoppe l'animal un court instant, déglutis, puis descends. À partir de ce moment précis, je suis redevenu un suiveur. Pour un matin de plus.

La borne de ravitaillement se trouve sur la gauche. Elle consiste en un simple robinet flanqué d'un synthétiseur de nourriture grossier. Je mets pied à terre, m'empare de mes gourdes isothermes, ouvre l'arrivée d'eau, et remplis chacune d'elles.

L'eau des fosses est saumâtre, à peine buvable, et obtenue par simple évaporation de l'air ambiant. Un désert regorge d'humidité ; il suffit donc de savoir exploiter chaque atome de vapeur pour en extraire le liquide désiré. Brevet détenu par la Narvi, tout comme celui des synthétiseurs. Grossier est d'ailleurs le terme, en ce

qui les concerne. Ils délivrent une espèce de pâte énergétique allongée et fine, brunâtre, légèrement feuilletée. Un régal. Les clones au combat ne se nourrissent que de ça, et nous aussi. Et si c'est mauvais au possible, cela a au moins le mérite de fournir aux organismes tous les éléments nécessaires à une survie correcte.

J'appuie quatre fois sur l'unique bouton que possède l'engin, une caisse haute et rectangulaire, pour me voir bientôt délivrer sur le plateau de réception les deux paires de sachets plastifiés contenant chacun ses dix biscuits. Cela devrait me suffire pour la journée.

J'ai rejoint Long Run, rangé les trois gourdes et les paquets dans la sacoche principale, sur le flanc droit de la bête. Le premier cadavre n'est qu'à une dizaine de mètres à peine. Couché sur le ventre. Ils sont tous couchés sur le ventre.

Je porte les yeux vers les premières rampes, et je distingue la forme blanche de la guimbarde de Lardinn stationnée à proximité de la borne 2. Il vient de terminer son ravitaillement, puisque je vois sa silhouette tassée par les ondes de chaleur regagner son véhicule. Il grimpe à bord, effectue un demi-tour, et s'éloigne aussitôt vers l'ouest, comme il me l'avait annoncé. Son camion slalome à vive allure entre les cadavres. Quelquefois, l'un d'eux tressaute, sur son passage ; c'est sa distraction favorite. En général, il vise les jambes, les écrase généreusement. Il pourrait les éviter, bien sûr ; une fosse est assez large pour contenir son lot de clones sans qu'une guimbarde ne soit obligée de procéder à des manœuvres insensées pour les épargner tous. Mais ça l'amuse.

Il a finalement disparu, noyé par l'étendue de sable. Aussi, je coiffe mon casque-écouteur, monte sur Long Run, et m'élance à mon tour, en me contentant de longer la paroi du trou. Le sud, c'est simple : c'est tout droit.

Long Run louvoie entre les corps, sautille au besoin lorsqu'un amas de chair trop serré barre notre route. Nous avons déjà parcouru six kilomètres, d'une allure égale, et j'ai avalé mon premier biscuit. Quand soudain, j'entends un crachotement, dans mon casque. Lardinn.

— Tout va bien pour toi, face de rat ?

— Ça peut aller, oui. Et il fait aussi chaud qu'hier. Ça va bientôt devenir intenable.

— Tss-tss ! De quoi tu te plains ?

— Oui, je sais, la Garmac nous paie pour ça.

— Je devrais être sur les lieux dans une demi-heure d'ici. Et toi ?

— Je n'ai pas envie de pousser Long Run. Disons, une bonne heure.

— Dis, tu savais que les guimbardees étaient climatisées ?

— Pauvre connard !

Un grand rire aigrelet éclate, dans mes écouteurs. Et puis, la conversation s'arrête là ; ça vaut mieux ainsi.

Le sud. Une position purement géographique, et qui ne signifie rien. Où que l'on soit, dans une fosse, c'est toujours la même pitié : cadavres sur cadavres, jusqu'au dégoût.

La technique est infantine : on balise une partie de terrain de quatre piquets pour dessiner un carré parfait dont la surface ne peut dépasser le champ de vision ; on en balaie l'intérieur de deux diagonales, en vérifiant que tous les clones sont bien retournés comme des crêpes, puis on recommence, toujours en diagonale, l'angle inférieur du nouveau carré contigu à l'angle supérieur du premier. Et ainsi de suite, dix fois. Le onzième carré, lui, sera contigu au précédent sur un côté complet, pour former une ligne droite de neuf figures, de façon à se retrouver à l'aplomb du carré initial. Deuxième diagonale de carrés, coupant la première en son centre, deuxième ligne droite. À ce stade, la surface ressemble à une sorte de sablier anguleux que l'on ferme progressivement sur les quatre côtés. Le champ de contrôle devient ainsi un vrai carré barré de ses deux diagonales. Il reste alors à tracer deux droites perpendiculaires coupant la figure géante en son milieu. Un procédé somme toute fastidieux, que nous impose la Garmac pour recenser les clones abattus. Et le seul véritablement efficace, à défaut d'être fiable, puisqu'on ne parcourt jamais chaque petit carré qu'en deux diagonales, la surface restante — les triangles perdus — étant toujours sacrifiée.

J'ai quitté ma monture et marche à ses côtés, la tirant par les rênes. Les clones jonchent le sol, tout autour de moi. Et je me rends compte que, lors de mon passage, la veille, je n'en avais oublié aucun.

J'ai dessiné ma vingtième diagonale. Je me penche sur un clone vêtu de sa tenue de combat, tire sur le col pour découvrir la nuque. La marque est bien là, à la base des cervicales. Une pastille indélébile, orangée. En fait, le seul élément visuel permettant de distinguer un clone de son original.

Ce type-là est donc bien une copie. J'extrait de la poche de ma combinaison le stylet optique, l'applique sur le petit cercle. L'instrument retentit aussitôt d'un bip, signe que les données stockées dans la pastille ont pu être lues correctement. Sur l'écran numérique du stylet, une ligne s'affiche : WX3547 Dozier N Ch. Le clone d'un chômeur. Et ça n'a rien de surprenant.

Une voix dans mes oreilles, tout à coup.

— Archeur ?

— Ouais ?

— Tu as mis ton masque filtrant ?

Je soupire.

— Pas d'autres questions du même genre ?

— Si. Tu connais celle du fils d'un clone qui va chez son coiffeur ?

— Non.

— Le coiffeur le laisse s'installer et lui dit : "Tiens, hier, c'est votre père que j'ai coiffé." Et le clone lui dit : "Lequel ?"

Le rire gras de Lardinn ponctue la blague stupide.

— C'est de plus en plus lamentable, Lardinn.

Je poursuis ma marche. Et refais les mêmes gestes sur un autre cadavre. KL5614 Murnau N Ch. Puis sur un troisième. MP4455 IngHis B Ch. Celui-là faisait partie du camp adverse. Mais c'est encore le clone d'un chômeur.

Les fosses sont des pitiés. Rien que des pitiés. Et j'avale mon deuxième biscuit.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. L'ennui, peut-être. Ou alors, plus simplement, la lassitude provoquée par le fait que je ne faisais que repasser sur mon quadrillage de la veille. Quoi qu'il en soit, j'ai foulé le sol d'un des triangles perdus.

Je n'ai rien noté d'anormal sur les premiers macchabées inspectés. Toujours la sempiternelle suite de lettres et de chiffres remplissant l'écran digital du stylet. C'est en fait sur le quatrième que cinq fois, dix fois, j'ai appliqué la pointe de l'instrument, et que cinq fois, dix fois, j'ai relu la même chose. Je transpirais à pleine eau. J'avais l'impression de n'être plus qu'une éponge imbibée rendant tout son liquide, indéfiniment. J'avais chaud à en crever. La fournaise. Cette saleté de fournaise. À ma onzième tentative, je me suis tout de même décidé à souffler dans mon micro, d'une voix blanche :

— Lardinn. J'ai un problème.

Que je lui ai résumé en quelques phrases. Il m'a alors rétorqué, badin :

— Et c'est ça, ton problème ?

4.

— Non, sans blague, c'est la première fois que ça t'arrive ?

J'observe la gueule d'ahuri de Lardinn, à la lumière de la lanterne solaire qu'il débarque chaque soir de son coffre.

L'obscurité recouvre le monde, à présent. Nous nous sommes retrouvés sur la dune habituelle. Assis à même le sable refroidi.

Lardinn poursuit.

— Tu as quadrillé le reste, au moins ?

— C'est fait, oui.

— Et tu n'as rien trouvé d'autre du même genre ?

— Je n'ai même pas essayé.

Je le fixe, perplexe.

— Parce que ça t'est déjà arrivé, toi ?

— Quelques fois, oui. Mais, bon dieu, tu ne branches jamais ton terminal ?

— Si. Pour faire ce que tu fais : rentrer les données consignées par le stylet et les transmettre à la Garmac.

Il secoue la tête, impatient.

— Non, je ne te parle pas de ça. La banque de données, tu la consultes ?

— Non, seulement ma messagerie personnelle.

— Tu n'aurais pas, des fois, entendu parler du site de la Garmac ? Ou même de celui des suiveurs ? À tout hasard, face de rat, je te signale que les premières colonies minières ont été installées, sur Mars. Bon sang, si tu te branchais de temps en temps, tu saurais qu'à peu près tous les suiveurs ont connu le même problème. Enfin, si on peut appeler ça un problème.

— Attends, voir s'afficher sur l'écran « Données inexistantes ou inconnues », tu appelles ça comment, alors ?

— Je n'en sais rien, mais en tout cas, pas un problème. Un incident de parcours, tout au plus. Et tellement rare que ça ne vaut même pas la peine de le relever.

— Mais tu dis que tous les suiveurs sont tombés dessus.

— À peu près tous, nuance.

— Et à chaque fois dans un triangle perdu ?

— Pas systématiquement.

— Et tu vas me dire que la Garmac est au courant, bien sûr.

— Tu es lamentable, Archeur.

Son visage se ferme, soudain.

— Il y a des rumeurs qui circulent.

— Parce que la Garmac reste muette sur ce point.

— Tout juste.

— Et elles disent quoi, ces rumeurs ?

— Tradis Ltd ne consignerait plus aucune donnée sur les clones sortant de ses laboratoires. Par manque de temps, apparemment. La demande serait trop importante à satisfaire. Enfin, quand je dis clones, ce serait plutôt certains d'entre eux. Tu n'as rien remarqué de bizarre, sur le tien ?

— Tu plaisantes, là ?

— Pas le moins du monde, face de rat. Les suiveurs, sur le site, et en recoupant les informations, se sont aperçus d'un détail qui, lui, ne varie jamais.

Je me tends, insensiblement.

— Et lequel ?

— Cherche, mon cœur, me dit Lardinn de son air vicieux.

Je creuse dans ma mémoire, revois le cadavre sous toutes les coutures, le tourne et le retourne mentalement. Je n'ai aucune idée de ce que cela peut être.

— Alors ? me relance-t-il.

— J'ai beau chercher...

— Il était de quelle couleur, ton macchabée ?

— Noire, pourquoi ?

— En plein dans le mille, suiveur. Tous ces clones dépourvus d'adresse sont des Noirs. Je continue ?

5.

Lardinn s'est endormi rapidement. Je reste seul, Long Run en retrait, éternellement debout, yeux ouverts sur l'obscurité ; il se tient parfaitement immobile. Prêt à traverser une nuit sans le moindre rêve.

J'ai sorti le terminal de sa sacoche photosensible, pour le poser sur la couverture de lin, face à moi. Je l'allume, et très vite, au milieu de l'écran plat, s'affiche l'image d'une pomme toute rongée d'où émerge un petit ver au sourire ambigu. Puis, le système d'exploitation du portable me prévient que les batteries solaires sont à leur charge maximale, établit de lui-même la connexion satellitaire indispensable à mon entrée sur le réseau. Un simple appui sur l'une de mes touches préprogrammées, et j'accède aussitôt au site des suiveurs.

Une page d'accueil s'incruste, sobre au possible, presque austère. Avec plusieurs rubriques disponibles, une seule m'intéressant : « Dernières nouvelles du front ». Je tape la lettre « d » sur le clavier. Sélectionne enfin la sous-rubrique « Le message *Données inexistantes ou inconnues...* », et patiente.

Le document-texte s'affiche. Et je lis.

Depuis quelque temps, un message s'inscrit sur les stylets numériques de balayage. Rappelons tout d'abord, et avant de retracer l'historique complet de notre sujet, que « Données inexistantes ou inconnues » **n'est pas en soi un problème.**

Lors de la collecte des premiers témoignages recensant ce fait, on a pu croire :

— soit que le stylet était victime d'un dysfonctionnement isolé ;

— soit que la pastille de stockage était elle-même irrémédiablement endommagée, interdisant au lecteur optique tout décryptage des informations qu'elle contenait.

Ces deux hypothèses d'un traitement informatique défectueux des données sont parfaitement plausibles. Se reporter à ce propos au traité d'un certain S.J., paru à la fin du vingtième siècle, et toujours d'actualité, malheureusement.

Les témoignages s'accumulant, nous avons tout de même décidé de procéder à une étude plus poussée du « problème ». Des questionnaires précis ont donc été adressés aux suiveurs concernés, et la gestion statistique des renseignements collectés

nous a permis de conclure au caractère bénin — pour ne pas dire anecdotique — de l'apparition du message.

La seule donnée digne de foi commune à tous les témoignages demeure en effet, et sans conteste possible, la couleur des clones incriminés. Rappelons, à toutes fins utiles, que la population donneuse des gènes nécessaires à la fabrication des copies trouve principalement sa source dans les milieux défavorisés — pauvres — des états européens et américains, mais que les états sous-développés (l'acception « tiers monde » est encore parfois admise) participent de plus en plus au phénomène. La tentation est grande ; la rémunération octroyée au donneur permet de survivre quelques semaines, voire quelques mois. De fait, le réservoir humain de ces nations-poubelles se révélant quasi illimité, et les problèmes d'éthique inexistantes au sein de communautés aussi délabrées, les donneurs ne sont soumis à aucune pression, quelle qu'elle soit, et, donc, un Africain — un Asiatique — reste libre de confier son code génétique volatil autant de fois qu'il le désire, étant entendu que les techniques actuelles ne permettent pas de stocker des milliards de codes. Précisons enfin que le système occidental est également basé sur le volontariat (notion tempérée malgré tout par les pressions de quelques groupes, partisans d'une éthique empêchant surtout les occupés de pratiquer le don), et que la somme octroyée au donneur autorise une survie plus longue, les denrées de première nécessité restant plus abordables, en Europe unie et en Amérique.

Ceci posé, la Garmac, contactée à seule fin d'information, nous a déclaré que la participation encore confidentielle des nations-poubelles aux guerres clonées n'exigeait pas une remise en question de l'incurie ciblée de Tradis Ltd. Et que si le phénomène devait s'intensifier dans des proportions amenant la participation à un pourcentage de 20, la Garmac se verrait alors contrainte de déposer une motion devant la Cour Européenne, obligeant les laboratoires américains à réviser leur politique plus que laxiste en la matière.

Pour l'heure, rien ne requiert le déclenchement d'une telle procédure. En tant que suiveurs, nous continuons de recueillir les informations clonées de manière relative, par le biais de la technique des carrés, pour établir le taux de fraude inhérent à toute pratique guerrière. Les pays belligérants doivent répondre de l'apport de clones illégaux, i.e. ceux dont les originaux se seraient vus contraints, par une force extérieure, de donner leur code de répllication.

Le volontariat, quelle que soit la provenance ethnique du donneur, reste en effet le même pour tous, Européens unis, Américains ou ressortissants de nations-poubelles.

Le message « Données inexistantes ou inconnues » n'est donc pas un problème. Il n'est tout au plus qu'un épiphénomène.

J'ai terminé ma lecture ; et je me dis que c'est sans doute pour m'éviter de parcourir de pareils torchons que je ne me branche jamais sur ce site ou celui de la Garmac.

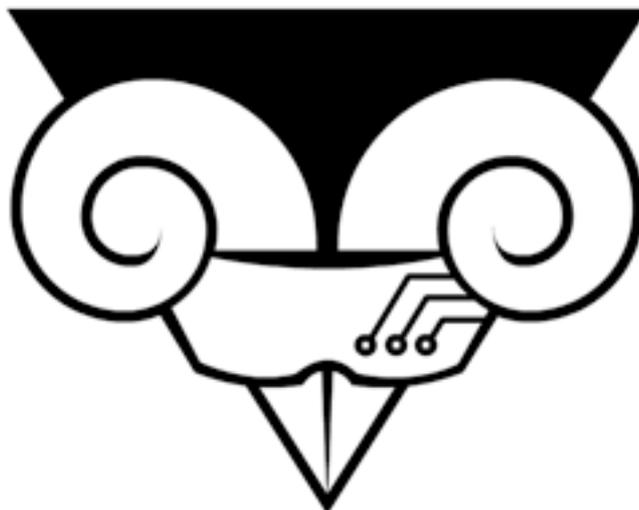
J'aurai du mal à m'endormir, cette nuit.



« Il y a ainsi une odeur de chairs coupées, tailladées, des cris qui résonnent encore. Rien qu'une guerre de plus qui s'achève... »

[Bankgreen](#)

de Thierry Di Rollo



e-Béal'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le trentième-huitième livre numérique des éditions du Béal'
et a été réalisé en mars 2012 par Clément Bourgoïn.